

Ce qui fait un poème What makes a poem

David Solway

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Solway, D. (2002). Ce qui fait un poème / What makes a poem. *Liberté*, 44(4), 82-91.

What makes a poem / Ce qui fait un poème

David Solway

traduit de l'anglais par Alain Cuerrier

The barley

and the manner of its malting
is standing up to the wind
its sprouting and drying
its gradual ripening

The water

and the manner of its flowing
traces of beat and mineral
as floral and honey notes

The mash tun

and the manner of the yeasting
where malt and water mix
starch turning to sugar
the draining of the wort

The still

and the manner of its tending
its shape -column or spot-
the ancient skill of the coppersmith

L'orge

et la manière de le malter
sa façon de se tenir debout face au vent
sa germination et le séchage
son doux mûrissement

L'eau

et sa manière de couler
traces de tourbe et de minéral
ses notes mielleuses et florales

La cuve-matière

et la manière de fermenter
lorsque le malt et l'eau se mêlent
l'amidon tournant au sucre
la filtration du moût

L'alambic

et la manière de l'entretenir
sa forme – colonne ou ballon –
la vieille expérience du chaudronnier

The cask

and the manner of its keeping
the flavors of the wood
the subtle art of the cooper
the tempering of sublimities

Time

and the manner of its passing
of its passing

The maltmaster

and the manner of its knowing
the manner of its loving
the grain, the water, the cooper, the wood,
and the slow ferment of years.

La barrique

et la manière d'en prendre soin
les arômes du bois
l'art subtil du tonnelier
son trempage des choses sublimes

Le temps

et sa manière de passer
de passer

Le brasseur

et sa manière de connaître
sa manière d'aimer
le grain, l'eau, le cuivre, le bois
et le lent ferment des ans.

On the sonnet

I know what the critics'll say: too late
for such archaic forms, such proleptic
elegance. Or too intensely private
for the common reader, too dyspeptic,
just the grumbling of some paralytic
rolling about in his sonnet wheelchair.
Tell me, friend, who'll criticize the critic,
as Juvenal might have asked, and who'll spare
the poet something to be wary in,
a little couterprint of afterbook?
Who'll knock the ultracrepidarian
from his swilverchair, parasite and crook
that he is? Who'll instruct him to be nice,
to give the poet justice, not just ice?

Sur le sonnet

Je sais ce que la critique dira : trop tard
pour de telles formes désuètes, pour une telle élégance
proleptique. Ou trop profondément personnel
pour le lecteur habituel, trop dyspeptique,
juste le grognement de quelque paralytique
errant dans sa chaise-roulante-sonnet.

Dis-moi, l'ami, qui critiquera la critique,
comme Juvénal aurait pu le demander, et qui épargnera
au poète ces choses dont on se méfie,
une petite contre-impression ou après-livre ?

Qui poussera l'ultracrupidarien hors de sa chaise pivotante,
parasite et bandit qu'il est ? Qui lui apprendra à être gentil,
à rendre justice au poète, et non juste lui garder froideur ?

The Table

in memory of Gaston Miron

Je n'aime pas écrire,

j'aime avoir écrit,

you said to me once,

across a table piled high with paper,

abracadabradizing (your word)

your desire for a local immortality.

Thank God, you sighed, God is not unilingual.

Again, leaning on the lectern

you'd transformed into a pulpit

or a table of the Law,

leaning across it into the packed auditorium,

the language of the heart, you said,

requires no translation.

Later, across another table

lit with paper lanterns

and festooned with dragon-tongued strips

of fortune-cookie scriptures,

La table

en souvenir de Gaston Miron

Je n'aime pas écrire,

j'aime avoir écrit,

me disais-tu un jour,

par-dessus une table haute des papiers accumulés,

abracadabradisant (ton expression)

ton vœu d'une immortalité locale.

Dieu merci, as-tu soupiré, Dieu n'est pas unilingue.

Une autre fois, incliné par-dessus le lutrin

que tu avais transformé en chaire

ou en table de Lois,

incliné au-dessus de l'auditorium bondé,

le langage du cœur, disais-tu,

ne requiert aucune traduction.

Plus tard, par-dessus une autre table

éclairée par des lanternes en papier

et festonnée par des rubans d'écritures issues de biscuits chinois

et ressemblant à des langues-de-dragon,

you said to me, in a tone
somewhere between irony and apology,
I speak Chinese better than I speak English
and I speak not a morsel of Chinese.
Yet I understand you perfectly.
Je te comprends parfaitement.

And then, as my guest,
over a trestle heaped with bread and meat
and sentinelled by demijohns, you said this:
when two languages collide at the wall
striving for elusive supremacies,
it is best to demolish the wall
and substitute a table in its place.

We understand each other perfectly, you said
with your customary grace,
setting pen and notebook
on the surface of the tray
cantilevered across the sickbed,
despite my want of English
and your barbarous French,
for we speak a third language,
la langue de la poésie,
in which are equally fluent.

I must write that down, you said,
reaching for your implements
on the makeshift *escritoire*
that bridged the distance between us.

tu me disais, usant d'un ton
se situant entre l'ironie et l'apologie,
je parle chinois mieux que je ne parle anglais
et je ne parle pas un traître mot de chinois.
Pourtant je te comprends parfaitement.
Je te comprends parfaitement.

Et alors, étant mon invité,
au-dessus d'un chevalet plein de pain et de viande
et surveillé par des dames-jeannes, tu disais :
lorsque deux langages entrent en collision avec un mur
cherchant des suprématies élusives,
il vaut mieux démolir le mur
et lui substituer une table à sa place.

Nous nous comprenons parfaitement l'un l'autre, disais-tu
avec ta grâce coutumière,
plaçant cahier et stylo
sur la surface du plateau
suspendu en travers du lit d'hôpital,
malgré mon manque d'anglais
et ton français barbare,
car nous parlons une troisième langue,
la langue de la poésie,
que nous parlons avec une aisance égale.

Je dois écrire cela, disais-tu,
tendant la main vers tes outils
mis sur le secrétaire de fortune
qui comblait la distance entre nous.